

LIVRE PREMIER

I

L'HOMME NAIT-IL INNOCENT OU COUPABLE ?
DEUX ÉDUCTIONS OPPOSÉES.

I

LIVRE PREMIER

LE LIVRE DE LA VIE DE L'HOMME

PAR M. DE LA HARPE

L'HOMME NAIT-IL INNOCENT OU COUPABLE ?

DEUX ÉDUCTIONS OPPOSÉES.

Dans l'histoire de la Renaissance, j'ai décrit une œuvre sublime, les Prophètes et Sibylles que peignit Michel-Ange aux voûtes de la chapelle Sixtine. Je n'ai pas dit assez avec quelle vigueur il y pose les deux esprits contraires qui se disputent le monde.

Tous ont vu ces figures, au moins gravées. Chacun a remarqué la plus violente, celle d'Ézéchiël, qui, le bonnet au vent, soutient une dispute acharnée contre quelqu'un qu'on ne voit pas, un rabbin, un docteur sans doute. Ézéchiël et Jérémie,

sont les prophètes de la Captivité. Les captifs se croyaient punis des péchés de leurs pères. Jérémie et Ézéchiël le nient dans les versets célèbres : « Ne dites plus : *Nos pères mangèrent du raisin vert; c'est ce qui nous fait mal aux dents.* Non, cela n'est pas vrai. Chacun répond pour soi. Chacun sera sauvé ou perdu par ses propres œuvres. »

Plus de péché originel. Point de fils puni pour le père. L'enfant naît innocent, et non marqué d'avance par le péché d'Adam. Le mythe impie, barbare, disparaît. A sa place solidement se fondent la Justice et l'Humanité.

Ceux qui ont, comme nous, la gravure sous les yeux, voient qu'aux pieds des prophètes de petites figures occupent les compartiments inférieurs de la voûte, et traduisent, expliquent les grandes figures d'en haut. Aux pieds d'Ézéchiël et sous la violente dispute, est l'objet du combat, une jeune femme enceinte, d'un visage ingénu. Elle ne se doute guère de la bataille qui se fait pour elle là-haut. Quel serait son effroi si elle entendait ces docteurs qui jurent qu'on naît damné, qui vouent l'enfant et elle aux flammes éternelles ! Par bonheur, elle dort. Elle en mourrait de peur.

Michel-Ange qui agrandit tout, n'a pas suivi la Bible de trop près. Il n'a pas fait la créature avilie

dont parle le texte. Il a fait une femme, une vraie femme, un être doux, fragile, touchant, quelque jeune Italienne, je pense, qu'il a vue au repos de midi. En elle est tout le genre humain. Oui, voilà bien la femme et l'enfant et le monde. On est ému, on fait des vœux pour elle. Le ciel et la terre prient...

La figure est plus fine qu'il ne les fait communément. Ses formes sveltes et peu nourries seraient plutôt d'une fille. Elle est à son premier enfant, et peut-être au cinquième mois. Si c'est pécher que de continuer cette race coupable et condamnée d'Adam, elle ne peut nier ; on le voit trop. Mais a-t-elle voulu pécher ? qui le saura ? Elle n'a guère d'assiette solide. Du corps elle est assise, elle pose sur un siège très-haut, mais ses jambes sont flottantes. L'enfant déjà l'opprime, et pour mieux respirer, sans détourner le corps, elle incline vers nous sur l'épaule sa tête et ses yeux clos, son visage très-doux.

Elle a si peu d'aplomb ! c'est un vaisseau en mer. Puisse Dieu te sauver, pauvre petite !... et ta fragile barque où l'humanité flotte, chancelante en ton jeune sein ! Quelle horrible tempête je vois autour de toi ! Mais je me fie à lui, ton pilote, ton fort défenseur. Contre le dogme absurde il a le Droit, la Pitié et Dieu même. Contre l'armée des

prêtres, rabbins, docteurs, évêques, et leurs textes barbares, il a la Loi plus haute, écrite au fond des cœurs. Il couvre la faiblesse, il absout la nature. Il jure qu'ici est l'innocence, qu'elle est en cet enfant, que, si la terre, le ciel, le monde la perdaient, on la retrouverait entière en ce berceau.

Toute l'Église est contre Ézéchiel. Tous les tribunaux sont pour lui.

L'Église tout entière enseigne l'hérédité du crime, tous coupables d'avance par le péché d'Adam.

Si le juge y croyait, il descendrait du siège, fermerait le prétoire. Mais la loi, mais le droit, mais la jurisprudence repoussent l'hérédité du crime. Nul ne paye pour son père ou ses parents, chacun pour ses faits personnels.

Tous étant nés coupables, Dieu de sa pleine grâce arbitraire, grâce qui lui plaît.

Qui dit cela? saint Paul? Non, d'abord l'Évan-

gile¹. Dans cinq ou six textes fort clairs est formulé l'exclusif privilège des élus, de ceux qui plaisent à Dieu. Et quels? L'ouvrier du matin qui travailla dès l'aube, plaît-il plus que l'oisif qui ne vint que le soir? Le juste a-t-il l'espoir d'être reçu au ciel mieux que l'injuste? Non. C'est le pécheur qui plaît, n'ayant aucun mérite, devant tout à la Grâce.

Cet arbitraire terrible, qui a autorisé tous les arbitraires de ce monde, n'a osé se produire dans cette audace solennelle qu'à la faveur du vieux dogme barbare que l'homme naît damné, qu'à ce damné l'on ne doit rien. « Nous naissons enfants de colère, » dit Paul. Et Augustin : « Tous naissent pour la damnation. »

Terrible arrêt!... épouvantable aux mères!... « Quoi! mon enfant aussi? Cet ange en ce berceau?... » Plusieurs mollissaient, voulaient faire pour les petits un lieu intermédiaire, où, privés de la vue de Dieu, mais exempts de supplices, ils resteraient gémissants, vagissants, et rêvant de

¹ « A vous il fut donné de savoir les mystères du royaume des cieux. A eux cela n'est pas donné. » (Matth., xxii. Voir aussi Jean, xii, 40.) — Pourquoi parler en paraboles? « Pour qu'ils voient sans voir, entendent sans entendre. » (Marc, iv, 11; Luc, viii, 10.) Et Marc ajoute : « De peur qu'il ne se convertissent, et que leurs péchés ne leur soient remis. » (Marc, iv, 12.)

leur mère encore. Augustin ne le permet pas. Il dit : « Ne promettez ce lieu entre le ciel et la damnation. » Et ailleurs : « Gardez d'imaginer un soulagement à ces petits. L'Enfer seul les attend. C'est la ferme foi de l'Église. » *Robustissima ac fundatissima Ecclesie fides.* (Voir tous ces textes dans Bossuet, t. XI, p. 191, éd. 1836.)

Saint Augustin a raison de le dire. Il a tous les conciles pour lui. Conciles de Lyon et de Florence, concile de Trente, tous damnent les enfants. « C'est la ferme foi de l'Église. »

Pas un mot de pitié, mais la froide logique quelquefois réclamait. Le grand *distingueur*, saint Thomas, osa un heureux *distinguo*. Le mot *enfer* ne dit pas toujours *flammes* : l'enfant damné peut n'être pas brûlé. Noris, au dix-septième siècle, y cherche un moyen terme : « Brûlés ? non. *Chauffés* seulement. »

A quel degré *chauffés* ? Humanité atroce. Voulez-vous dire *roussis* ? voulez-vous dire *grillés* ?... Qui qu'il en soit, ce mot maladroit ne fit pas fortune. Il parut trop humain. Les Dominicains mirent Noris à l'index de l'Inquisition.

Autre essai, plus hardi encore, plus mal reçu. Sfondrata avait dit : « L'enfant mort sans baptême ne verra pas le ciel, mais il a mieux. Dieu lui a sauvé le péché et l'éternel supplice ; cela vaut

mieux que le ciel même. » A quoi Bossuet, Noailles et nos évêques opposent avec indignation l'unanimité de l'Église.

Ils donnent tous les textes, la perpétuité de cette opinion, et l'avis du grand théologien officiel du pontificat, de Bellarmin, qui la résume ainsi : « L'enfant sera dans un lieu noir, dans un cachot d'enfer, *sub potestate diaboli.* »

Bellarmin ajoute aigrement : « Ne suivons pas le sentiment humain (qui entraîne la plupart). Notre pitié ne servirait de rien. » — Dures paroles. Mais c'est qu'il s'agit du point essentiel, de la pierre angulaire sur laquelle repose l'Église. Elle est suspendue à ce mythe du premier, du second Adam, du Pécheur qui perd tout, du Sauveur qui rachète tout. Cela se tient d'une seule pièce. Si la chute d'Adam ne nous a pas perdus, n'a pas damné d'avance tout enfant qui naîtra, pourquoi faut-il un Rédempteur ? Si l'enfant ne naît pas *plein du souffle du diable*, pourquoi l'*exorciser* au baptême du nom de Jésus pour expulser ce souffle (*Exsufflatur.* Bossuet, *ibidem*) ? De la faute

d'Adam, tout procède. Grâce au péché d'Adam, nous dit encore Bossuet, nous chantons avec toute l'Église : « *Heureuse faute!* »—Et encore : « *O péché vraiment nécessaire!* » (T. XI, 188).—Nécessaire pour damner l'humanité entière, moins le nombre minime, imperceptible des élus! nécessaire pour jeter l'innocence à l'enfer! nécessaire pour créer les exorcismes du Baptême, le premier sacrement qui constitue l'Église. Sans Adam, plus d'Église, plus d'évêques, et plus de Bossuet.

Nul progrès n'est possible sur ce point que l'on ne peut toucher, sans que tout le dogme ne croule. Le temps a beau marcher, l'humanité se faire jour en toute chose. Ici un mur existe. Elle n'entrera pas, restera dehors à jamais.

Au petit catéchisme du diocèse de Paris, aujourd'hui 1^{er} mai 1868, je lis : « Le péché d'Adam s'est communiqué à tous ses descendants, en sorte qu'ils naissent coupables du péché de leur premier père. »

Au catéchisme de la Doctrine chrétienne, celui des missions des deux mondes, catéchisme approuvé par la Propagande romaine, je lis : « Pourquoi les hommes naissent-ils coupables du péché originel?—Parce que leur volonté était renfermée dans celle d'Adam leur chef. »

Le dogme est immuable. Aujourd'hui aussi bien

qu'aux temps de Paul et d'Augustin, la volonté humaine, renfermée dans celle d'Adam, est servie du péché, *non libre*.

C'est exactement le contraire de la foi de nos juges, et du principe de nos lois. — Toute leur autorité repose sur cette idée unique : Que l'homme est libre, responsable. — Autrement comment lui ordonner ceci, lui défendre cela? — Autrement, comment le punir?

La liberté de l'homme, qui, proclamée ou non, fut la foi intérieure, la base de toute société, a été formulée, promulguée souverainement par la Révolution française. C'est le premier mot qu'elle ait dit.

Donc deux principes en face : le principe chrétien, le principe de 89.

Quelle conciliation? aucune.

Jamais le pair, l'impair, ne se concilieront; jamais le juste avec l'injuste, jamais 89 avec l'hérédité du crime.

Car à quel prix le Juste pourrait-il pactiser? En

quittant sa nature, devenant l'arbitraire, et se faisant l'Injuste, c'est-à-dire en n'existant plus.

A quel prix le vieux dogme qui, si longtemps lui-même s'est proclamé l'Absurde (Voir *Augustin*), l'Anti-raison, — à quel prix pourrait-il traiter pour vivre encore? En quittant sa nature et se faisant Raison, c'est-à-dire en n'existant plus.

La conséquence est donc que, du berceau, partiront pour la vie deux routes absolument contraires. *L'éducation* sera autre et tout opposée¹, selon qu'on part du vieux ou du nouveau principe.

Songez que les deux routes ne sont pas seulement différentes, mais bien deux lignes divergentes qui doivent, en s'écartant toujours, diverger jusqu'à l'infini.

¹ Dans un livre sur l'éducation, on ne peut dire un mot sans marquer d'abord son point de départ, sans dire *si la nature est bonne*, donc, à développer, — ou *si la nature est mauvaise*, donc, à corriger, réprimer, étouffer. Ceci est le principe chrétien. J'ai été bien surpris de voir, dans l'*Éducation* de M. Dupanloup (édit. 1866), à quel point il dissimule ce principe. A peine, au III^e volume, il mentionne brièvement, honteusement, le péché originel. Au tome I^{er} il ne parle que de : *respecter la liberté de la volonté, ne pas altérer la nature*, etc. Au livre IV, je lis : *le respect qui est dû à la dignité de la nature*, etc. Ce sont les propres paroles de Rousseau et des Pélagiens. — Ne croyez pas qu'on puisse donc nous amuser ainsi. Soyez, ou ne soyez pas chrétiens. Ne restez pas dans ce lâche éclectisme. Que dira votre Dieu? « Tu as rougi de moi. Tu m'as caché, dérobé derrière toi, pour moins scandaliser le monde. »

Imaginez un centre du réseau des chemins de fer, d'où part le Nord pour Lille, le Midi pour Bordeaux. Quel est le sot qui croit que ces chemins se rejoindront? Ils se tournent le dos. Plus ils vont, plus ils sont étrangers l'un à l'autre. Regardez donc, avant que le départ ne sonne, choisissez bien votre wagon.

DEUX RUCHEAUX D'OR.

Imaginez un couple du rseau des chiens de
lor, d'ou part le Nord pour Lille, le Midi pour Paris
dans. Quel est le sot qui croit que ces chiens se
rejoindront? Ils se fontrent le dos. Plus ils vont
plus ils sont étrangers l'un à l'autre. Regardez
donc avant que de départir en some choisies
bien votre wagon.

II

PRINCIPE HÉROÏQUE DE L'ÉDUCATION.

Il n'est pas difficile de savoir ce que l'on veut
parvenir à faire. Mais il est difficile de le faire.
C'est la chose la plus difficile de tout le monde.
C'est pourquoi, tout professeur, tout parent, et
tout élève de tout âge.

Il faut d'abord beaucoup d'habitude militaire.
C'est la première leçon à donner. Elle est
si importante, l'âme de tout le monde. Si l'on
ne l'a pas, on ne peut rien faire. Il faut donc
comme d'habitude le faire. On ne peut pas
être bon sans elle. C'est la première leçon
à donner. Elle est si importante, l'âme de
tout le monde. C'est pourquoi, tout professeur,
tout parent, et tout élève de tout âge.

PRINCIPE HÉROÏQUE DE L'ÉDUCATION.

Il n'est pas difficile de savoir ce que rêve cette dormeuse de Michel-Ange. Son enfant, à coup sûr. C'est le rêve de toute mère. Elle le voit qui rayonne, tout gracieux, charmant, et de lumière et de sourire.

Il tient d'elle beaucoup, aimable miniature, et de figure plus féminine encore. Est-ce un ange? ou le doux Jacob, l'aimable Benjamin? Si pourtant il était trop doux, il lui plairait bien moins. La femme adore la force. La figure s'accentue. Le blond reluit en teintes d'or. L'or royal! que c'est beau! Ne dirait-on le roi David? Qu'il est fier, quel

regard ! L'or est flamme, a des teintes fauves. Tel apparemment fut David quand il tua le géant.

Voilà les fluctuations maternelles. Le double idéal marie, associe tout. L'enfant est un miracle: il aura toutes beautés, toutes grâces et toutes grandeurs. Il sera si doux, si doux que nul cœur n'échappera. Il sera si fort, si fort que rien ne résistera. Ainsi va l'océan du rêve.

Elle s'éveille. Quel dommage ! Elle tâche, quoi- que éveillée, de rêver encore, repasse amoureusement tout cela. La charmante image a pâli. Elle est devenue confuse. Est-ce une vraie vue de l'avenir. « Si c'est un rêve divin, peut-il être contradictoire ? Est-ce qu'on peut être à la fois et un héros et un saint ? S'il est bon et doux, paisible, pourra-t-il être un héros ? S'il a la force héroïque, sera-t-il un homme de Dieu !... Hélas ! tout cela, c'est un rêve ! »

« Un rêve ? non, la réalité. »
C'est son mari qui la rassure. Il était là, entendait tout.

Ne réduisons pas son espoir. Agrandissons-le

plutôt. Laissons-la couvrir son Dieu. Aidons-la et guidons-la.

« Oui, oui, ce sera un saint, — non pas l'efféminé rêveur, non l'oisif du Moyen-âge, — mais le saint de l'action, du travail fort et patient, des œuvres utiles et salutaires qui feront le bien du monde.

« Oui, ce sera un héros, — non pas un héros de meurtre, de barbare destruction, — un héros de généreuse et magnanime volonté, de force et de persévérance.

« Plus qu'un saint, plus qu'un héros ! il sera un créateur, c'est le nom de l'homme aujourd'hui. Là tu as raison, ma chère, de sentir en lui un Dieu. De son cerveau productif il fera jaillir des arts. Il sera un Prométhée. Il n'aura pas à voler la flamme. Il en vient déjà. Né d'un si divin moment, n'a-t-il pas le feu du ciel ?

« Donc soyons gais. Attendons. Il fut conçu du matin, d'un joyeux rayon de l'aurore. Puisse-t-il en garder toujours quelque lueur, quelque reflet ! C'est assez pour porter bonheur. Qui l'a, s'en va dans la vie heureux, fort, aimable, aimé. »

S'il est sur la terre un objet intéressant à observer, c'est la pensée d'une jeune femme qui se sent sous la main de Dieu dans cet état extraordinaire où la vie double se révèle. Elle sait que toute action, toute émotion, toute idée, retentit à son enfant, vibre à lui. Une surprise, la moindre chose violente pourrait lui être fatale, le marquer pour l'avenir. Même à part ces accidents, toute l'existence physique de la mère influe sur lui¹. Elle le sait, elle désire suivre en tout le bien, la règle. Elle s'observe, se reproche le moindre écart innocent. Elle voudrait être un temple. Et ce ne serait pas assez. Elle sent que non-seulement le petit être est en elle, mais qu'il *est créé par elle* incessamment, qu'elle le fait, et de son sang et de son âme « Ah! si je créais en mal!... Que ne puis-je être parfaite! accomplie de sainteté! »

Il est minuit. Son mari, fatigué des travaux du jour, est endormi. Elle, non. Elle a prié, elle a rêvé, lu quelques bonnes paroles écrites sur la vie à venir. Elle va à la fenêtre, et regarde les étoiles, se sent au-dessus d'elle-même. Une certaine attraction, comme une gravitation morale, élève, élance son cœur vers ces mondes de lumière dont la scin-

¹ M. De Frarière a trouvé un joli titre : *Éducation antérieure*, 1854; j'y reviendrai plus loin.

tillation amie semble un appel à l'existence ailée, légère, supérieure, et à l'éternel progrès.

Mais comment la soutenir dans cet élan de volonté? Que je lui voudrais un bon livre, dans l'absence de son mari, un livre simple et serein, plein de la moelle héroïque, qui la nourrit puissamment! Ce livre est à faire encore. Je ne l'ai jamais rencontré. Nul n'est digne. — Ce qu'on appelle la bible, la grande encyclopédie juive, avec ses fortes lueurs, mais tant de choses obscures, impures et contradictoires, est très-bon pour troubler l'esprit. — Plus funeste encore seraient les livres pleureurs et chrétiens, les mystiques, qui regardent en haut si le miracle va tomber tout fait, nous empêchent ainsi de le faire. La pauvre âme n'a pas besoin qu'on l'énerve de rêveries, qu'on l'amollisse de pleurs, lorsque déjà la nature ébranle et la trouble tant. — La noble et forte Antiquité la soutiendrait bien autrement. Mais elle lui est si étrangère! Cette mâle littérature est si loin de l'éducation fade et faible qu'elle a reçue!

Il lui faut un livre vivant : le cœur de celui qu'elle aime.

Ici, le jeune homme a peur. Il sourit, et il recule. En la voyant si honnête, d'une si droite volonté, si prête à tout sacrifier pour l'amour de son enfant, il me dit en confidence : « Vraiment, je ne suis pas digne. »

« Je l'aime ; mais, avant cet amour, j'ai trop traversé la vie, trop de pauvres et basses choses. En ai-je perdu l'empreinte ? Il s'en faut. Je n'ose le croire. »

Croyez-le. Si vous aimez vraiment, tout est effacé. De quel moment admirable vous disposez maintenant ! Cela dure peu. Un an ou deux ans peut-être, sa foi sera complète en vous.

Méritez-le, et donnez-lui ce que, malgré vos misères, vos vices, vous avez de meilleur, ce dont elle manque entièrement, *la grande pensée sociale*.

Je ne parle pas au hasard ; j'écris au milieu de classes corrompues, dans la grande ville qu'on dit la Babylone du monde. Eh ! bien, chez les jeunes gens qui se croient le plus gâtés, ce sens revit par moments. Il dort plus qu'il n'est amorti. L'éducation d'*humanités* pour les uns, et pour les autres la fraternité ouvrière, tient l'esprit de l'homme ouvert à mille idées collectives qui sont à cent lieues de la femme. Née surtout pour l'individu,

pour un mari, pour un enfant, elle est fort lente à s'élever aux conceptions de patrie, de bien public, d'humanité. Des maîtres habiles, estimables, qui par année, ont à leurs cours des centaines de jeunes filles, pleines de zèle, d'intelligence et de bonne volonté, me disent que là est l'obstacle.

La politique moderne leur est fort peu accessible, entourée, hérissée qu'elle est d'économie financière, de subtilités d'avocats. C'est là que l'homme doit montrer s'il a assez d'intelligence pour parler plus simplement, hors de toutes ces scolastiques, dire peu et le nécessaire, ce qui peut le mieux toucher. Peu, très-peu de polémique, ce n'est pas par la dispute que tout cela lui plaira. Elle hait l'aigreur et les risées. Prenez-la où elle est sensible, par son admirable cœur, plein de tendresse et de pitié. Ne l'accablez pas des chiffres d'un budget de deux milliards ; mais montrez-lui tant de pauvres en ce si riche pays. Montrez-lui la pompe cruelle qui aspire cet or énorme du plus nécessaire de l'homme, du pain réduit de la famille, de ce que la mère épargne sur la bouche de l'enfant. Ne riez pas devant elle de l'église où elle est née. Point de fades plaisanteries. Mais dites-lui l'histoire même. Rappelez-lui, par exemple, à la plus belle des fêtes, celle du Saint-Sacrement (si mal nommée Fête-Dieu), que c'est celle qui

solennise l'extermination du Midi, cette Terreur de tant de siècles. Ces roses restent rouges de sang.

C'est à elle que vous devez vos plus sérieuses pensées. Vous les épanchez volontiers entre amis, souvent peu connus, dans les cafés pleins d'espions. Le premier ami, et le frère qui vous touche de plus près, c'est votre innocente femme, si croyante à ce moment, si heureuse de vous entendre. Elle est peu préparée, sans doute. Vous avez besoin avec elle de sortir de votre langue convenue de formules toutes faites. Vous avez besoin de comprendre vous-même beaucoup mieux les choses, pour les mettre en langage humain; c'est ce qui vous éloigne d'elle, et vous fait chercher ceux avec qui, sans grands frais, vous jasez d'après les journaux.

Pour un homme d'esprit, cependant, quelle circonstance unique, quelle vive jouissance de profiter de ce moment de foi, d'épancher en cette jeune âme tant de choses qui lui sont nouvelles, qu'elle aime pour celui qui les dit, qu'elle

aime pour l'enfant, pour les lui dire un jour. Elle en a bien besoin. Il lui faut prendre force pour ce long enfantement qui ne durera pas neuf mois, mais quinze ans ou vingt ans peut-être. Ce sera là le miracle, la merveille de l'amour, que cet être léger, petite fille hier, aujourd'hui fixée tout à coup, trouve au berceau ce don qui va la changer elle-même, ce trésor, la persévérance.

Faut-il en l'homme, à ce moment, les puissances supérieures, ces vertus rares et singulières qu'on ne voit que dans les romans? Point. Il ne faut qu'une chose, aimer beaucoup, mettre son cœur tout entier et dans cet amour, et dans l'idée noble et grande à laquelle on veut l'élever.

Faiblement nourrie jusqu'ici dans la vaine éducation, un peu dévote, un peu mondaine, vide au total, qu'elles ont, elle t'arrive bien touchante, docile, te préférant à tout. Ah! c'est bien le cas d'être bon, de se régénérer pour elle. Tu ne le ferais pas pour toi, mais pour elle tu feras tout. Verse-lui le vin généreux des bonnes et hautes pensées. Tu es jeune, malgré tes vices, et tu as du sang encore: verse-lui un flot de ton sang.

Es-tu faible? ne sois pas seul. Appelle à toi autour d'elle la société des forts, l'auguste assemblée, souriante, des grands sages et des hé-